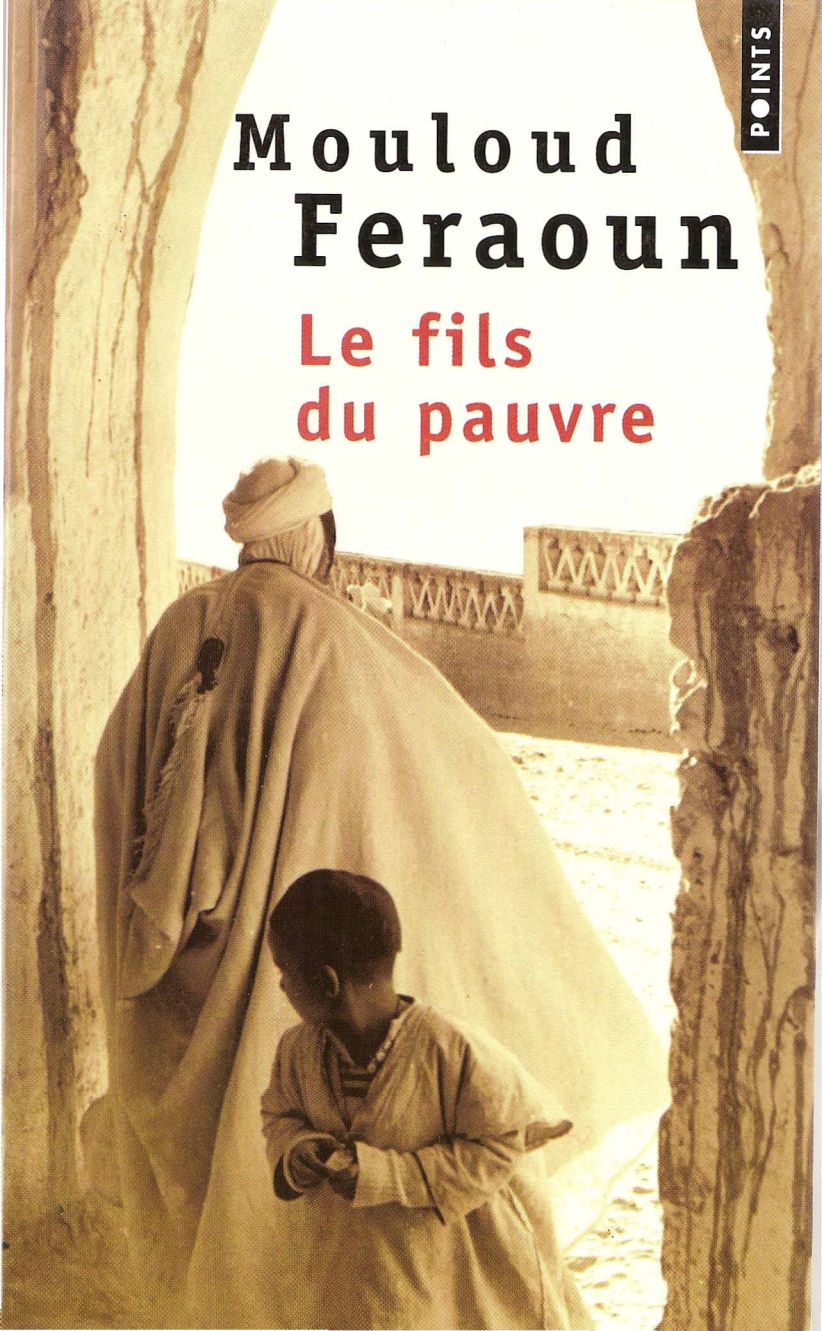
POINTS

Mouloud Feraoun

Le fils du pauvre



POINTS

Mouloud Feraoun

Le fils du pauvre

Un village de montagne, Kabylie, début du siècle. C'est là que vivent les Menrad. Ils ne se rendent pas compte qu'ils sont pauvres. Ils sont comme les autres ; voilà tout. Mouloud Feraoun raconte, à peine transposée, sa propre histoire. Il était voué à devenir berger, le destin en décidera autrement. Ce témoignage d'un admirable conteur, souvent comparé à Jack London et à Maxime Gorki, est désormais un classique.

« Il savait depuis sa naissance qu'il ne devait pas être riche. Cela est-il nécessaire pour vivre et mourir ? »

Mouloud Feraoun est né à Tizi Hibel, en Haute Kabylie, en 1913. Après des études à l'école normale d'Alger, il enseigne pendant plusieurs années en Algérie, puis devient inspecteur des centres sociaux. Il est assassiné à Alger le 15 mars 1962.

« J'ai écrit Le Fils du pauvre *pendant les années sombres de la guerre, à la lumière d'une lampe à pétrole. J'y ai mis le meilleur de mon être. »*

Mouloud Feraoun dans *L'Effort algérien*

9 782020 261999

Photo auteur : © DR
Couverture : © Hulton archives/Getty Images
Points, 27 rue Jacob, Paris 6
ISBN 978.2.02.026199.9 / Imp. en France 11.95

5,50 €

Mouloud Feraoun

LE FILS DU PAUVRE

ROMAN

Éditions du Seuil

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

LA FAMILLE

Nous travaillerons pour les autres jusqu'à notre vieillesse et quand notre heure viendra, nous mourrons sans murmure et nous dirons dans l'autre monde que nous avons souffert, que nous avons pleuré, que nous avons vécu de longues années d'amertume, et Dieu aura pitié de nous...

A. TCHEKHOV.

1

Menrad, modeste instituteur du bled kabyle, vit « au milieu des aveugles ». Mais il ne veut pas se considérer comme roi. D'abord, il est pour la Démocratie ; ensuite, il a la ferme conviction qu'il n'est pas un génie.

Pour aboutir à une opinion aussi désastreuse de lui-même, il lui a fallu plusieurs années. Cela ne diminue pas son mérite. Au contraire.

Dès ses premiers mois dans l'enseignement, après ses études, il confie à son journal – car il en a un : « Lorsque je rentre en moi-même et que je considère ma situation en fonction de ma valeur, je conclus amèrement : je suis lésé, le manque de moyens est un obstacle bien perfide. Ma conclusion ne s'arrête pas là pourtant ! Puisque je me sens une intelligence si vive, avec les vieux livres et les vieux cahiers, rien ne dit que je n'irai pas loin... » « C'est fait, la décision est prise, la réussite est certaine. A mesure que je savoure une étude élémentaire sur Ronsard et la Pléiade, ma décision s'affermit, l'examen à affronter devient plus accessible. »

Menrad est ambitieux. Il se moquait de son ambition. Il comprenait, le malheureux, que s'il cherchait trop à planer comme un aigle, il ne ferait que patauger davantage comme un canard.

Il se résigna donc à être simplement instituteur, dans

un village comme celui qui l'avait vu naître, dans une école à une classe, au milieu de tous les paysans ses frères, supportant avec eux les tourments de l'existence, l'âme parfaitement calme et attendant, comme eux, avec un fatalisme indifférent et une certitude absolue – il le dit – le jour où il entrera au paradis de Mahomet.

Cette attitude, en tout point digne d'éloges, n'est pas celle d'un sceptique. Le pauvre Menrad est incapable de philosopher. Elle résulte du sentiment très net qu'il a de sa faiblesse. Après avoir renoncé aux examens, il a voulu écrire. Il a cru pouvoir écrire. Oh ! ce n'est ni de la poésie, ni une étude psychologique, ni même un roman d'aventures puisqu'il n'a pas d'imagination. Mais il a lu Montaigne et Rousseau, il a lu Daudet et Dickens (dans une traduction). Il voulait tout simplement, comme ces grands hommes, raconter sa propre histoire. Je vous disais qu'il était modeste ! Loin de sa pensée de se comparer à des génies ; il comptait seulement leur emprunter l'idée, « la sotte idée » de se peindre. Il considérait que s'il réussissait à faire quelque chose de cohérent, de complet, de lisible, il serait satisfait. Il croyait que sa vie valait la peine d'être connue, tout au moins de ses enfants et de ses petits-enfants. A la rigueur, il n'avait pas besoin de se faire imprimer. Il laisserait un manuscrit.

Il s'est mis au travail en 1939, au mois d'avril, pendant les vacances de Pâques. Heureux temps !

Devant les innombrables obstacles qui se dressent à chaque tournant de phrase, à chaque fin de paragraphe, devant les mots impropres, les tournures douteuses et les adjectifs insaisissables, il abandonne une entreprise au-dessus de ses forces, après avoir rempli un gros cahier d'écolier. Il abandonne sans esprit de retour, sans colère.

Dans sa classe, il y a un modeste bureau tout noir.

Dans l'un des deux tiroirs, le chef-d'œuvre avorté gît aujourd'hui, oublié, entre un cahier de roulement et des fiches de préparation comme le cinquième œuf de la fauvette que l'oiseau et ses petits laissent dédaigneusement dans le nid inutile.

Nul n'est maître de sa destinée, ô Dieu clément ! S'il est décidé là-haut que l'histoire de Menrad Fouroulou sera connue de tous, qui peut enfreindre ta loi ?

Tirons du tiroir de gauche le cahier d'écolier. Ouvrons-le. Fouroulou Menrad, nous t'écoutons.

2

Le touriste qui ose pénétrer au cœur de la Kabylie admire par conviction ou par devoir des sites qu'il trouve merveilleux, des paysages qui lui semblent pleins de poésie et éprouve toujours une indulgente sympathie pour les mœurs des habitants.

On peut le croire sans difficultés, du moment qu'il retrouve n'importe où les mêmes merveilles, la même poésie et qu'il éprouve chaque fois la même sympathie. Il n'y a aucune raison pour qu'on ne voie pas en Kabylie ce qu'on voit également un peu partout.

Mille pardons à tous les touristes. C'est parce que vous passez en touristes que vous découvrez ces merveilles et cette poésie. Votre rêve se termine à votre retour chez vous et la banalité vous attend sur le seuil.

Nous, Kabyles, nous comprenons qu'on loue notre pays. Nous aimons même qu'on nous cache sa vulgarité sous des qualificatifs flatteurs. Cependant nous imaginons très bien l'impression insignifiante que laisse sur le visiteur le plus complaisant la vue de nos pauvres villages.

Tizi est une agglomération de deux mille habitants. Ses maisons s'agrippent l'une derrière l'autre sur le sommet d'une crête comme les gigantesques vertèbres de quelque monstre préhistorique : deux cents mètres de long, une rue principale qui n'est qu'un tronçon d'un

chemin de tribu reliant plusieurs villages, conduisant à la route carrossable et par conséquent aux villes.

Cette rue principale garde sa largeur d'origine aux endroits où elle n'est murée que d'un côté : six bonnes coudées au moins. Comme, souvent, on a construit des deux côtés, elle a été grignotée et elle fait pitié dans sa prison de pierre. Elle étoufferait si elle ne laissait s'épanouir, de distance en distance, tantôt à droite, tantôt à gauche, des petits bras capricieux, des ruelles encaissées qui s'enfuient vers les champs.

En bonne logique, comment exiger qu'une rue faisant partie d'un chemin soit traitée autrement que ce chemin ? Pourquoi faut-il la paver si ce chemin ne l'est pas ? Ils sont tous deux poussiéreux en été ; elle est plus boueuse en hiver car elle est plus fréquentée. Pour la même raison, d'ailleurs, elle est continuellement plus sale. C'est la seule différence. Quant aux ruelles, elles lui ressemblent puisqu'elles sont ses filles.

Qu'on imagine à un certain endroit deux ruelles opposées qui partent du même point l'une à gauche, l'autre à droite. A cet endroit privilégié la rue est large. Est-ce par un hasard mystérieux ou une décision dont l'opportunité échappe à l'heure actuelle ? Nos aïeux n'ont pas construit aux quatre angles du carrefour : vous êtes sur la grand-place du village, la « place aux musiciens », notre djema. Elle est unique et le quartier d'en haut l'envie au quartier d'en bas.

De larges dalles de schiste sur cinquante centimètres de maçonnerie indécise, contre les pignons des maisons, forment les bancs de la « tadjemaït » sur lesquels viennent s'asseoir les hommes et les enfants. Une faveur spéciale a doté l'un de ces bancs d'une toiture à claire-voie. C'est le plus recherché à cause de sa fraîcheur en été et parce qu'il abrite en hiver. Lorsqu'on débouche sur la djema par le nord, ce banc se trouve à

gauche, juste en face d'une ruelle en cul-de-sac que barre, à une vingtaine de mètres, le portail d'une habitation. C'est ce banc qui est orné de la meilleure dalle. Une dalle en marbre, en vrai marbre fauve, brillant, poli par le temps et l'usage.

Le village a trois quartiers et par conséquent trois djemas. Chaque djema a ses bancs de pierre et ses dalles luisantes. On retrouve partout, creusés dans les dalles, les mêmes damiers immuables où l'on joue avec des cailloux. Mais personne ne peut prétendre que les autres djemas égalent la « place aux musiciens ».

Il existe aussi deux mosquées. Les mosquées ont manifestement moins d'importance que les djemas. Vues du dehors, elles ressemblent aux autres maisons leurs voisines. Au-dedans, le sol est cimenté, les murs sont blanchis à la chaux. C'est vide et désolant de simplicité. Les vieux qui vont y prier ont l'air d'appartenir à un siècle révolu.

Le café maure est situé hors du village. Ceux qu'il intéresse doivent aller à sa recherche et sortir de l'agglomération.

Quelques habitations prétentieuses ont été construites récemment grâce à l'argent rapporté de France. Ces maisons dressent leurs façades impudiques et leurs tuiles trop rouges parmi la vétusté générale. Mais on sent que ce luxe est déplacé dans un cadre pareil. D'ailleurs nous n'en sommes pas trop fiers. Vues de loin, elles forment comme des taches blanches qui jurent avec l'ensemble, couleur de terre. Nous savons qu'à l'intérieur elles ressemblent à toutes les autres. Elles méritent le dédaigneux dicton qu'on leur applique : « Écurie de Menaiel, extérieur rutilant, intérieur plein de crottin et de bêtes de somme. »

La vanité est l'un des travers que nous raillons le

plus, peut-être, parce que nous sommes tous proches parents ou alliés.

Nos ancêtres, paraît-il, se groupèrent par nécessité. Ils ont trop souffert de l'isolement pour apprécier comme il convient l'avantage de vivre unis. Le bonheur d'avoir des voisins qui rendent service, aident, prêtent, secourent, compatissent ou tout au moins partagent votre sort ! Nous craignons l'isolement comme la mort. Mais il y a toujours des querelles, des brouilles passagères suivies de raccommodements à propos d'une fête ou d'un malheur. « Nous sommes voisins pour le paradis et non pour la contrariété. » Voilà le plus sympathique de nos proverbes. Notre paradis n'est qu'un paradis terrestre, mais ce n'est pas un enfer.

Peu importe si chaque quartier a son aïeul. On a célébré depuis très longtemps des mariages entre karoubas, de sorte qu'à présent l'histoire du village est une comme celle d'une personne. Il n'y a ni castes ni titres de noblesse particuliers à une famille. Nous avons encore de nombreux poèmes qui chantent des héros communs. Des héros aussi rusés qu'Ulysse, aussi fiers que Tartarin, aussi maigres que Don Quichotte.

Le quartier d'en bas, par exemple, est issu de Mezouz ; Mezouz avait cinq enfants mâles qui donnèrent leurs noms à chacune des cinq familles de la karouba. C'est pourquoi la karouba comprend les Aït Rabah, les Aït Slimane, les Aït Moussa, les Aït Larbi, les Aït Kaci. Quant aux « Bachirens », leur ancêtre n'est qu'un réfugié venu du Djurdjura. Ils ne sont pas fiers de leur origine, les Bachirens. Dans leur for intérieur ils se sentent un peu diminués. Mais à présent, personne n'y pense plus et ils se croient, eux aussi, d'authentiques descendants de Mezouz. Pourtant, dans certaines circonstances graves, il arrive qu'on leur rafraîchisse la

mémoire. Cela ne se produit que lorsqu'un intérêt important est en jeu.

En plus de cette origine commune ou identique, nous sommes de la même condition parce que tous les Kabyles de la montagne vivent uniformément de la même manière. Il n'y a ni pauvres ni riches.

Certes, il existe deux catégories de gens : ceux qui se suffisent régulièrement et ceux qui passent, au gré de la bonne ou de la mauvaise fortune, de la misère la plus complète à l'humble aisance des favorisés du ciel. Mais on ne peut ni établir un classement définitif ni constater des différences essentielles dans le genre de vie des habitants.

Les familles riches ont plusieurs figueraies, quelques olivettes, un hectare de terre à semer, parfois une source dans l'un de leurs champs. Lorsqu'on évalue à la djema les propriétés de tel fellah à un mois de labour, on lit l'admiration et l'envie dans les yeux. Or, une journée de labour sur nos terrains escarpés avec une paire de bœufs un peu plus gros que des moutons représente à peine vingt ares. Le gros propriétaire kabyle possède donc six hectares. Il parle fort à la djema, il est maître absolu chez lui. Du moins on le lui laisse croire.

Pour conserver l'autorité et l'admiration qui sont les seuls avantages visibles de sa fortune, il trime plus que celui qui ne possède rien, travaille avec ses ouvriers pour leur donner l'exemple, mange et s'habille comme eux. Mais pareil au financier de la fable, il n'en partage pas les soucis.

Il possède du bétail : une paire de bœufs, une vache, quelques moutons, un mulet ou un âne.

Son habitation peut avoir deux pièces en vis-à-vis (qui font douze coudées de large sur quatorze de long),

une ou deux petites chambres pour le fils aîné ou l'étranger de passage. Toutes les bâtisses sont construites en blocs de schiste liés avec du mortier d'argile. La toiture est en tuiles creuses reposant sur un lit de roseaux. Le parquet bien damé est recouvert d'une couche de chaux polie, luisante et jaunâtre, qui donne une impression de propreté et d'élégance rustique, du moins lorsque la couche est nouvelle. Les mères de famille qui ont du goût crépissent de la même façon, dans chaque chambre, des soubassements d'un mètre de hauteur et limitent ces soubassements par un liséré vert irrégulier qu'elles obtiennent avec des morelles écrasées. Le haut des murs, jusqu'au-dessous de la toiture, est enduit d'argile blanchâtre que l'on se procure au prix de mille peines. L'aménagement intérieur des maisons appartient aux ménagères. C'est leur tourment et leur orgueil. Selon l'aisance de la famille, le crépissage est renouvelé périodiquement tous les ans ou tous les deux ou trois ans.

Chacune des grandes pièces comprend une partie basse, dallée, qui sert d'étable, d'écurie, de bûcher. Elle est séparée de la partie haute par des piliers trapus supportant la soupente. La soupente renferme les ikoufan [1] de provisions, les jarres à huile et les coffres de la famille. La partie haute constitue le logement. Pendant le jour, la literie se balance sur toute la longueur d'un gros bâton suspendu aux chevrons. Le kanoun se trouve n'importe où près du mur qui fait face à l'étable. Au-dessus du foyer, deux poutres parallèles joignent les deux autres murs. Ces poutres supportent différentes choses : en hiver des claies remplies de glands que la fumée du kanoun permettra de conserver, du bois vert

1. Sing. : akoufi – grande jarre de terre non cuite mélangée à de la paille pour recevoir les céréales ou les figues.

qui pourra sécher tranquillement à deux mètres au-dessus du feu, la viande du mouton de l'*aïd*[1] dont la graisse prendra l'âcreté du hareng fumé.

Les petites pièces n'ont rien de tout cela. Elles présentent la simplicité d'un rectangle sans en avoir la régularité. Leur crépi de chaux est encore plus luisant que celui des grandes parce qu'elles sont moins enfumées. On n'y fait du feu que par les soirs d'hiver.

La cour est généralement exiguë. Quelquefois, au-dessus du portail d'entrée, se dresse une sorte de pigeonnier auquel on accède de la cour par un escalier sans prétention ou une échelle grossière. C'est une pièce supplémentaire. Au-dessous, de part et d'autre du portail, on a construit deux larges bancs que la mère de famille enduit d'un vernis de chaux dans les années de prodigalité.

Voilà donc l'énumération exacte des signes extérieurs de la richesse. Il n'y en a point d'autres. Jamais de luxe, car tout le monde sait que l'homme riche est avare. Avare pour garder jalousement son bien et pour l'augmenter au besoin ; l'avarice étant une qualité fondamentale pour devenir riche et pour le demeurer. Personne n'en veut aux avares. D'une certaine manière, ils sont admirables.

Les familles pauvres du village mènent le genre de vie des riches lorsqu'elles le peuvent, sinon elles attendent. Le pauvre n'a pas de terres ou en a très peu. De quoi s'occuper quand il chôme. Son habitation se réduit à une seule pièce. Il partage la petite cour avec des voisins aussi gueux que lui, et la djema avec tout le monde. Le fellah n'a guère l'habitude de passer ses heures de repos dans sa masure au milieu des femmes et de la marmaille. La djema est un refuge sûr, toujours

1. Fête religieuse.

disponible et gratuit. Le café maure ne tente que les jeunes et les paresseux.

Le pauvre peut avoir des animaux, comme le riche. Des animaux qu'il n'a pas achetés mais qu'un autre lui a confiés. Néanmoins, en les revendant, il prélèvera une partie du bénéfice. Il peut travailler à la journée. Il travaille pour mieux vivre. Il voudrait imiter son voisin qui est riche alors que son voisin cherche à l'imiter. Bientôt, ils ne s'entendent plus. Car il arrive fréquemment que la femme du riche envie la parure de sa voisine pauvre et ses enfants le sort de leurs camarades infortunés. Cela ne dure qu'un temps. Un hiver pluvieux, une maladie, une dépense imprévue, le départ pour la France du père de famille, sa malchance ou son insouciance suffisent pour rétablir les positions. Le riche demeure toujours avare. Le pauvre, tour à tour, nargue ou convoite la misère du riche.

En somme, à Tizi, on se connaît, on s'aime ou on se jalouse. On mène sa barque comme on peut, mais il n'y a pas de castes. Et puis, combien de pauvres se sont mis à amasser et sont devenus riches ? Combien de riches se sont appauvris promptement avant d'être ruinés par Saïd l'usurier, que tout le monde respecte, craint et déteste. Il aura son tour, bien sûr, il mourra dans la mendicité. La loi est sans exception. C'est une loi divine. Chacun de nous, ici-bas, doit connaître la pauvreté et la richesse. On ne finit jamais comme on débute, assurent les vieux. Ils en savent quelque chose !

3

Mes parents avaient leur habitation à l'extrême nord du village, dans le quartier d'en bas. Nous sommes de la karouba des Aï Mezouz, de la famille des Aï Moussa. Menrad est notre surnom.

Mon oncle et mon père se nomment l'un Ramdane, l'autre Lounis mais dans le quartier on a pris l'habitude de les appeler « les fils de Chabane », je ne sais trop pourquoi. Ils furent orphelins de si bonne heure que mon père ne connut jamais mon grand-père. On aurait dû les appeler les fils de Tassadit, ma grand-mère. Leurs oncles ou leurs cousins préférèrent, sans doute, perpétuer le nom de Chabane pour bien montrer aux gens que les orphelins avaient de qui tenir et qu'à deux ils remplaçaient en fait et en droit celui qui n'était plus. Cette façon de voir était louable au début. Mais par la suite, les enfants devinrent des hommes. Ce collectif les diminuait un peu car on ne parlait jamais d'eux que comme d'une seule personne. Pourtant, ils ne se ressemblaient guère.

Mon oncle Lounis a les traits fins, le regard moqueur, le teint blanc. Il est méticuleux et propre. Je le revois toujours avec une gandoura blanche et un turban soigneusement enroulé. Je l'imagine rarement une pioche à la main, la taille serrée du large ceinturon à clous dorés. Cela lui arrive quelquefois. Alors, il manie l'outil

maladroitement, y met de la mauvaise volonté, bâcle son travail. Certes, il est mieux à la djema. Les gens savent qu'il est franc et nerveux. Sa parole est vive. Sa rancune est un feu de paille. Il fut l'un des jeunes hommes les plus élégants du village. Pour cette raison il acquit une place de choix dans le cœur de sa mère. Du reste, c'était l'aîné. Ma grand-mère aimait à répéter qu'il l'avait aidée à élever le petit Ramdane. En vérité la pauvre femme n'avait jamais pu compter sur lui. Il était évident qu'elle avait un faible pour Lounis. Elle lui avait donné un physique agréable. Ce fut son premier cadeau. Elle se reproduisit elle-même en son fils aîné : le même sourire, le même visage ovale, le même son de voix.

Ramdane, de son côté, ressemble exactement à Chabane ; le hasard, peut-être, a voulu lui accorder une petite consolation en mettant à sa portée un moyen facile d'imaginer son père. Ramdane est brun, plus solide et plus trapu que son frère, c'est le type du paysan kabyle noueux et bien musclé. Pour le visage c'est Chabane lui-même, répète ma grand-mère : front carré, petit nez retroussé, lèvres minces, pommettes larges. Il a aussi le regard de son père et le même tic lui fait fermer l'œil gauche quand il vous regarde. Dans sa jeunesse, ma grand-mère a vainement essayé de lui faire perdre cette disgracieuse habitude ainsi que sa façon de marcher pesamment, comme un ours, les pieds en équerre. Cette allure lui donne l'air, à chaque pas, d'affronter un adversaire ou de charger un fardeau. Ma grand-mère l'a toujours considéré comme une espèce de lourdaud peu exigeant. Il n'est pas bavard comme son frère mais timide jusqu'à l'impolitesse, renfermé et apparemment aussi lourd d'esprit que de manières. Il semblait tout destiné aux travaux du fellah. Il accepta impassiblement son rôle. Ses gros doigts ne l'empê-

chaient pas de jouer admirablement de la flûte. Mais seuls les jeunes gens de son âge le savaient. Il adorait sa mère et son frère mais cachait son affection au fond de son cœur comme une faiblesse. Il avait une façon imagée de railler sans méchanceté les gens et les choses. En réalité, c'était un pince-sans-rire, doublé d'un philosophe et d'un poète. Beaucoup de ses bons mots se répètent encore dans le village. En général on l'aime autant que son frère parce qu'il est simple et honnête.

Lorsque je vins au monde, mon oncle n'était pas loin de la cinquantaine et mon père de la quarantaine. Ils avaient femme et enfants.

Helima, la femme de mon oncle, est originaire du quartier d'en haut. C'est une grande femme sèche et droite avec deux yeux étincelants, une grosse voix, la main leste et l'allure féline. Elle s'imposa tout de suite à la vieille Tassadit qu'elle ne tarda pas à épouvanter. Mon oncle prit l'habitude de la battre sans jamais parvenir à se faire craindre. Mon père était son implacable ennemi parce qu'il déjouait toutes ses ruses. Nous savons dans la famille qu'elle a récolté la malédiction de ma grand-mère et nous supportons son amertume.

Pourtant c'était la vieille qui l'avait choisie. Le père de Helima, un ancien ami de mon grand-père, avait fait, comme convoyeur, la campagne de Madagascar. Il en était revenu avec de l'argent. Ma grand-mère le crut très riche et pensa trouver en lui un appui pour ses enfants. Elle ne se pardonna jamais son erreur. Le vieux soldat, tranquille sur le sort de sa fille, mourut bientôt, sans lui laisser rien d'autre qu'une médaille dorée avec un ruban de soie verte, laquelle échouera, beaucoup plus tard, entre mes mains.

Ma mère est des Aït Moussa, c'est donc une cousine des Menrad. Ma grand-mère la prit aussi par calcul. Mon grand-père maternel, Ahmed, légua, avant de mou-

rir, une maisonnette et un champ à ses trois filles. Il laissa un papier de cadi. Il existe encore, ce papier, un peu noirci, mais toujours solide, plié en quatre, enveloppé dans un chiffon, caché dans un pot en terre fermé d'un bouchon de liège. Ce fut une donation « ferme et définitive ». Ma mère s'en souvient très bien. Mais lorsque l'acte arriva, le cheikh qui le traduisit expliqua aux héritières qu'elles n'avaient droit qu'à l'usufruit. Le cadi, sans doute, n'avait pas bien compris les vœux du mourant. Il enregistra ceux des frères. Cela n'eut plus beaucoup d'importance car ma mère et mes tantes ne furent pas inquiétées par leurs oncles qui se partagèrent les autres champs. A la mort des trois sœurs, ils prendront sans histoire le reste de l'héritage.

Ahmed, mon grand-père, était veuf. Il n'ignorait pas que ses filles n'auraient aucun soutien. Mais il n'osa pas leur donner ses propriétés, avant sa mort, ce qui eût été la seule façon de les garantir de la misère. Il craignait pour ses biens, proie facile entre des mains de femmes. Il se refusait à exposer sa mémoire aux flétrissures des Aït Moussa vivants et futurs. Il ne voulait pas que d'autres s'installassent sur ses terrains, fussent-ils des gendres ou des petits-enfants. Oh ! oui, les choses auraient été arrangées de son vivant, si un de ses petits-cousins, Moussa comme lui, s'était marié à l'une de ses filles. Ils n'en voulurent pas – sauf, peut-être, les fils de Chabane. Un parti trop maigre ! – Il fut souvent tenté de leur en garder rancune. Mais sur ses derniers jours, il crut plus sage de leur laisser ses terrains afin de ne pas détacher ses filles de la grande famille.

– Je m'en vais, pensa-t-il. Nul ne dira que j'ai lésé les intérêts des miens. A eux l'honneur ou le déshonneur. Ils ont le choix.

Parbleu ! ils choisirent l'honneur, les Aït Moussa. Ils

ne voulaient pas que les filles les déshonorent. D'abord la mauvaise volonté du vieux était évidente puisqu'il avait essayé de donner « définitivement » la maison et un champ. Le cadi avait été compréhensif. Heureusement ! Pour le reste, il n'était pas nécessaire d'y aller par trente-six chemins.

– Tâchez de vous débrouiller dans l'honneur, dirent-ils aux filles. Le moindre de vos écarts peut salir notre nom. La plus grave des sanctions ne se fera pas attendre. Vous êtes à notre discrétion. Marchez droit. Le reste ne nous regarde pas.

Il est d'usage, lorsqu'un proche hérite, de recueillir les orphelines, de les marier et de veiller sur elles. Les Aït Moussa sont trop nombreux et se jalousent trop pour se conformer à la règle. Ils voulurent tous de l'héritage et prirent ensemble l'engagement de s'occuper des orphelines. Ils tinrent cet engagement dans la mesure où il consistait à surveiller étroitement les malheureuses.

Les sœurs, à se sentir ainsi surveillées, à se voir parfois malmenées, en surent gré à leurs oncles ou cousins parce qu'en même temps elles se croyaient protégées. Elles préféraient cela à l'indifférence et à l'abandon qu'accompagne toujours le mépris. C'étaient de braves filles avec des idées bien arrêtées. Elles acceptaient que leurs oncles les trompent et les dépouillent pourvu qu'on ne les écartât pas de la communauté et qu'elles gardassent leur droit au nom.

De toutes les tantes, ma grand-mère Tassadit était une de celles qui s'intéressaient le plus aux orphelines, leur disaient le plus de douceurs et les conseillaient le plus souvent. Elles prirent bientôt l'habitude de la consulter sur toutes choses.

Fatma, l'aînée, avait moins de vingt ans. Ramdane n'était pas encore marié. Ma grand-mère eut l'idée de

les unir. Elle n'était pas laide, Fatma : petite, pâlotte et maigre, avec un visage un peu trop long et des pommettes saillantes, mais un beau regard plein de douce mélancolie. Elle n'avait rien des allures sauvages et fières des jeunes filles de son âge. Elle était simple et naïve. En dehors du couscous, elle ne savait rien préparer. Ma grand-mère eut beaucoup de difficultés à lui faire accepter Ramdane. Fatma s'y résigna lorsqu'elle fut certaine que la grosse enveloppe d'ours cachait beaucoup de force, beaucoup d'ardeur au travail et assez de bon sens. Elle pensa qu'il serait en même temps un tuteur pour ses deux sœurs. Le mariage se fit le plus simplement du monde. Les deux frères Lounis et Ramdane prirent sous leur protection les orphelines, tous les cousins s'en félicitèrent.

Je crois que ma grand-mère n'eut jamais à se plaindre de ma mère. Fatma vécut à son ombre et fut l'ennemie intime de Helima. La vieille Tassadit se trouvait dans une situation un peu paradoxale : elle aimait Lounis plus que Ramdane, mais elle préférait Fatma à Helima. Ce fut, peut-être, pour cette raison que les deux ménages purent vivre longtemps ensemble et que ma grand-mère put conduire la maison avec une relative impartialité.

On sait, en effet, que les gens de chez nous sont disciplinés, tout au moins dans leur vie familiale. Nous sommes tous d'accord pour blâmer le gaspillage. C'est pourquoi chaque famille se soumet à un responsable. Le responsable dispose des provisions, fixe les rations à son gré, décide de l'utilisation des économies, des achats ou des ventes à effectuer. On l'accuse quelquefois de se servir mieux que les autres, mais c'est toujours par envie. La coutume a consacré les vertus du maître ou de la maîtresse de maison. Des proverbes indiscutables rendent justice à leur mérite.

Chez les Menrad, c'était ma grand-mère qui était chargée de la subsistance. Elle seule ouvrait et fermait les ikoufan. Elle avait ses façons particulières de manier chaque ustensile, ses secrets pour enlever ou remettre le couvercle ; des indices imperceptibles pouvaient lui donner l'éveil. Ses brus savaient à quoi s'en tenir. La soupente était son domaine, elle seule y avait accès. Elle y grimpait pour prendre la ration de figues, emplir un tamis d'orge ou servir l'huile et la graisse. Elle avait ses mesures à elle, une arithmétique personnelle, une mémoire sûre. Sa vigilance ne pouvait pas être trompée.

Les femmes préparaient les repas. Mais une fois le couscous cuit, c'était elle qui le versait dans les plats. Il n'y avait que la viande qu'elle faisait partager par son aîné : travail d'homme. Comme nous en achetions seulement pendant les fêtes, c'était en somme ma grand-mère qui nourrissait la famille, pareille en quelque sorte à une mère poule donnant à chacun la becquée.

Certes, voilà un travail qui exige de grandes qualités car on sait que les Kabyles ne nagent pas dans l'opulence. Néanmoins, comme on en charge toujours le plus vieux ou le plus respectable de la famille, on est généralement tranquille sur le sort des autres et l'on est certain qu'il remplit son devoir avec le souci constant de l'intérêt commun.